

dans un camp d'extermination, victime de ses sentiments patriotiques. Je n'ai pu le faire au moment voulu, et j'en ai rappelé ici-même la cause (voir *Analecta Praemonstratensia*, 1969, t. XLV, p. 184). Mais je reviendrai sur le sujet, Deo dante, à une prochaine occasion, me souvenant de la devise, *Veritas vincit*, que porte, sous ses armes, l'abbaye à laquelle appartenait le défunt. Pour conclure : lire le livre du P. Combes, c'est sentir renaître l'espoir que le feu qui couve aujourd'hui sous la cendre se rallumera un jour, plus éclatant que jamais, *et urendo clarescet*. L'œuvre éblouissante de tant d'aèdes anonymes, que nul n'a jamais dépassée, ne saurait périr. La fin de l'heure des ténèbres sonnera un jour, en dépit des temps exaltants que nous vivons.

PL. LEFÈVRE.

Pierre DE FALCO, *Questions disputées ordinaires*. Éditées par A.-J. GONDRAIS. T. 1. Quaestiones I-VIII, t. 2. Quaestiones IX-XVII, t. 3. Quaestiones XVIII-XXV. (*Analecta Mediaevalia Namurcensia*, 22, 23, 24). Louvain/Paris, Nauwelaerts, 1968, 900 pp., brochés 490, 490, 590 FB.

Depuis que P. Glorieux, se ralliant aux conclusions de A. Heyse, a publié une liste complémentaire des Maîtres franciscains à Paris (*Rech. Theol. Anc. Med.*, 18 (1951) : *Maîtres franciscains à Paris. Mise au point*, cfr pp. 326-329) la dispute autour de l'identification de Pierre de Falco et de Guillaume de Falegar s'est éteinte et il semble désormais acquis que Pierre fut bien une personne à part. Il enseigna à Paris, probablement vers 1280. Pour le reste on ne connaît presque rien de sa vie et seul le frère Eginaldetus (XV^e siècle) nous apprend qu'il avait écrit un commentaire sur les *Sentences* de Pierre Lombard. Ses œuvres aujourd'hui connues se limitent à 2 quodlibets et 25 questions disputées ordinaires. Ce sont ces dernières que A.-J. Gondrais édite en trois volumes, totalisant 837 pages de texte latin.

Les questions portent sur les sujets suivants : la nature de la théologie (I), la connaissance et les idées divines (II-V), la matière (VI-VIII), la charité et spécialement sa croissance (IX-XII), la grâce chez le Christ (XIII), les attributs de Dieu (XIV), l'origine de la liberté (XV), la nature du bonheur au ciel (XVI-XVII), la durée et ses mesures (XVIII-XIX), l'être du Corps du Christ (XX), les anges déchus (XXI-XXIV), la bonté naturelle (XXV). On ne connaît plus l'ordre chronologique de ces questions et il est presque impossible d'y trouver une suite logique. Par leur formulation même ces questions se centrent toutes sur des points de détail, mais leur solution se fonde toujours sur des bases solides et des considérations plus englobantes (les questions disputées correspondent un peu à nos « cours approfondis »). Outre qu'elles touchent indirectement la matière presque entière de ce que nous appelons maintenant le dogme, les questions exposées étaient aussi des problèmes cruciaux et longue-

ment débattus au moyen âge. La partie qu'il consacre aux anges déchus, leur péché et leur volonté perverse nous paraît démesuré. Mais ici Pierre est tributaire de son époque et on peut le comprendre aussi quand on remarque que le problème central de la plupart de ces 25 questions est sans doute la relation entre la raison et la volonté. Dans presque chaque question il revient de l'une ou l'autre manière à ce problème. Sa position est toujours la même : le *diligere* est plus noble que l'*intelligere*, la volonté tient le rôle principal et domine la raison. En cela Pierre est le disciple fidèle de la tradition augustinofranciscaïne. C'est à celle-ci également qu'appartiennent ses doctrines sur la matière et la création. Pour la théorie de la connaissance, il est influencé par Aristote. Il est vrai que la science de la loi divine n'est efficace que grâce à la lumière divine (c'est que la vérité doit se révéler, se communiquer à l'âme), mais en dehors de cela la raison humaine ne semble pas avoir besoin d'une illumination, car elle est sa propre lumière (cfr pp. 44, 566), elle commence par les sens et en procède par un processus d'abstraction (cfr pp. 211-213, 509-512).

Les « autorités » pour Pierre de Falco sont dans l'ordre de leur importance : St. Augustin, Aristote et le Commentateur Averroès ; mais il montre contre ce dernier que l'homme, et à fortiori Dieu, connaît les singuliers, et il n'accepte pas la création indirecte. Il s'inspire aussi de ses devanciers : St. Bonaventure, St. Thomas d'Aquin et Henri de Gand. Ces questions disputées nous fournissent d'ailleurs des éléments intéressants qui mettent en lumière l'emprise que la pensée de Thomas d'Aquin a eue sur Pierre de Falco, car il est certain qu'il a lu le dominicain et qu'il avait une connaissance approfondie de ses œuvres.

L'impression générale qui se dégage de ces questions est bien rendue par A.-J. Gondras dans son introduction : Pierre était un esprit bien informé, un penseur qui ne se contente pas d'une vue partielle des problèmes, « un penseur enfin auquel sa probité interdit d'affirmer au-delà de sa certitude » (p. 23). Pierre met grand soin à délimiter le sens des mots car « in omni scientia oportet praesupponere quid dicitur per nomen et tunc debemus quaerere de re signata, non de nomine ; stultum enim est disputare de nominibus » (p. 229). Il refuse les polémiques stériles et, chose louable, il évite l'animosité envers ceux dont il ne partage pas le point de vue. Le texte que nous livre Pierre de Falco est d'ordinaire d'une rédaction claire, les sous-divisions sont bien marquées, le *respondeo* montre toujours une architecture bien charpentée. Au début Pierre annonce les points à discuter, les distinctions à faire ; à la fin il les répète. Ce procédé d'école facilite l'accès à sa pensée, et l'éditeur a bien fait d'accentuer la disposition du texte d'après ces indications. Il reste néanmoins que Pierre n'évite pas toujours un certain verbiage dans l'exposé de sa doctrine et que son langage s'embrouille parfois en des phrases obscures et à construction forcée. Dans certains de ces cas une autre ponctuation aurait mis plus de lumière. Ce n'est pas pour critiquer la qualité de l'édition, car elle est bien faite et bien présentée.

L'orthographe est moderne et dans l'apparat critique on ne signale que les variantes les plus importantes; l'attention est dirigée à juste titre vers le contenu de l'écrit. Une petite remarque seulement: est-ce que «Sortes» n'est pas l'abréviation de «Socrates» (pp. 148-149)? Le nom du célèbre philosophe était au moyen âge l'exemple privilégié pour indiquer un individu.

Souhaitons qu'on continue à publier des œuvres de cette époque pour éclaircir l'histoire de la théologie philosophique dans la période qui va de St. Thomas à Duns Scot et pour mettre en valeur les penseurs qui honorèrent cette célèbre école franciscaine du XIII^e siècle.

R. SMETS, O. Praem.